

**Opaline ALLANDET**

**RETOUR DE MANIVELLE**

**(extrait)**

**© Éditions du Masque d'Or, 2019**

## **PREMIERE PARTIE**

### **LUCIE**

*20 septembre 2007*

**I**L est 19 heures 30 et la nuit commence à tomber, rendant toute chose mystérieuse. En septembre, les jours ont déjà tendance à se raccourcir et les ombres ont envahi les collines qui entourent la ville de Besançon. Tout semble apaisé...

Dans la rue du Muguet, dans un immeuble très ancien et délabré, Lucie Vernot a allumé son lampadaire rose afin de créer une atmosphère intime et romantique. Elle attend son petit ami qui lui rend quelquefois visite lorsqu'il ne sort pas trop tard de son travail. Âgée de vingt et un ans, étudiante en sociologie, elle est souvent remarquée pour sa beauté naturelle. Ses longs cheveux blonds encadrent son visage aux traits doux, aux yeux bleu marine et à la bouche pulpeuse. Ses vêtements sexy mettent en valeur son corps harmonieux.

Effectivement, la sonnette de sa porte d'entrée retentit et elle se précipite pour ouvrir. Avec le vent froid entre un homme inconnu, tout de noir vêtu, ganté et cagoulé. Elle a à peine le temps de pousser un cri d'effroi car il la pousse contre un mur, plaque sa main gauche sur sa bouche, et, de sa main droite, il appuie très fortement sur son cou. Si fort qu'elle a du mal à respirer. Puis, il appuie sur les carotides avec ses deux mains puissantes. Au début, Lucie a bien tenté de se débattre, mais ses forces l'ont vite abandonnée, d'autant plus qu'elle est terrorisée. Bientôt, elle ne devient plus qu'une chiffre molle qui s'effondre et qu'il jette violemment par terre en criant :

– Ah ! Salope ! Te voilà enfin crevée ! C'est tout ce que tu mérites.

Ensuite, il saisit une paire de ciseaux et coupe ses magnifiques cheveux blonds qu'il enfouit dans son sac à dos.

– Voilà pour le souvenir !

Puis, après avoir vérifié que personne ne l'a vu sortir de l'immeuble, il retire sa cagoule et se met à marcher sur le trottoir d'un pas tranquille, afin d'éviter tout soupçon. À cette heure-là, la rue est encore animée : des gens rentrent seulement du travail, des jeunes se sont retrouvés pour discuter et rire entre eux. Mais il passe inaperçu..

Le quartier de Palente, bien que ses rues portent des noms de fleurs, est plutôt malfamé : il compte beaucoup de personnes défavorisées sur le plan social, des chômeurs de longue durée, des étudiants désargentés, de nombreux étrangers, des jeunes qui vivent de la drogue, des personnes âgées oubliées par leurs familles. Ses immeubles, construits depuis fort longtemps, sont exigus, non insonorisés et comprennent de nombreux étages sans ascenseur. Pour toutes ces raisons, les loyers sont peu élevés. Les habitants se connaissent, car la plupart d'entre eux vivent là depuis longtemps, mais ils se détestent ouvertement. Ils règlent leurs

comptes entre eux, en s'insultant depuis leurs fenêtres ouvertes ou en se tirant dessus à coups de fusil. La police débarque rarement dans ce quartier, sauf pour constater les décès. Et, à ce moment-là, personne ne sait rien, personne ne connaît l'assassin. Ce qui laisse dire aux gens bien pensants que la police ne sert à rien et que la loi n'est plus respectée comme autrefois.

*21 septembre*

Florence Pradol, la meilleure amie de Lucie, s'étonne de ne pas la voir à l'université aujourd'hui. Pourtant, Lucie est une étudiante sérieuse qui rate rarement ses cours. Aussi décide-t-elle de se rendre chez elle. Peut-être est-elle malade ? Elle monte dans sa Volkswagen qu'elle conduit avec souplesse. Elle se sent toujours un peu mal à l'aise en arrivant dans ce quartier, car elle est issue d'un milieu bourgeois et la misère des autres la touche.

Elle grimpe les quatre étages, arrive sur le palier où réside son amie, sonne à la porte d'entrée, mais personne ne répond. Elle essaie d'ouvrir la porte et, ô seconde surprise, celle-ci s'ouvre toute seule. Elle n'était donc pas fermée à clef ?

Quand Florence pénètre dans le salon, elle pousse aussitôt un cri d'horreur.

Son amie gît par terre, morte, étendue sur le dos, vers le lampadaire allumé. Ses yeux restés ouverts expriment une grande frayeur et son visage est violacé. Son corps semble raide car elle n'ose pas la toucher. Et, ce qu'elle ne comprend absolument pas, c'est pourquoi ses longs cheveux blonds ont été coupés : ils ne descendent plus qu'en bas du cou.

Sous le choc, Florence commence par s'effondrer sur le canapé et sanglote sans retenue. Elle a l'impression que son cœur va éclater. Elle reste incapable de faire quoi que ce soit durant une bonne demi-heure. Puis, elle réussit enfin à recouvrer ses esprits et à composer le 17 sur le cadran de son téléphone portable, afin d'avertir la police.



Le commissariat de Besançon est situé au centre-ville, au bord du fleuve, dans l'avenue de la Gare d'Eau, et de ce fait, il a été baptisé " La Gare d'Eau ". Autrefois, sans doute, des bateaux qui transportaient des marchandises devaient-ils s'arrêter là. Par beau temps, le cadre est enchanteur car le fleuve est entouré de collines qui se reflètent dans l'eau. Ce bâtiment comprend une immense salle d'accueil faisant songer à un hall de gare, où se tiennent deux hôtes en uniforme de gardiens de la paix derrière un comptoir. Celles-ci reçoivent les plaignants, toujours nombreux, puis les orientent vers des OPJ dont les bureaux sont installés au premier et second étage.

Depuis quelques mois, une jeune policière, Karine Vorillac, a été embauchée afin de remplacer le capitaine Duval, abattu par un criminel lors d'une précédente affaire. Le commissaire Raymond Barrey n'était pas d'accord pour embaucher une femme, étant donné qu'il est misogyne et méprise la gent féminine. Mais ses deux lieutenants, Vincent Fauvert et Éric Chaffin, ont insisté pour qu'il l'accepte : Fauvert l'a menacé de demander sa mutation dans une autre ville... et Chaffin, de son côté, a soutenu qu'une policière pourrait obtenir davantage de confidences de la part de certains accusés, les femmes et les mineurs notamment. Barrey l'avait donc intégrée dans son équipe contre son gré. Mais il lui faisait sentir qu'il ne s'intéressait pas à elle. Quoi qu'il en soit, il régnait en maître suprême, presque en dictateur. Cependant, au fond de lui-même, il restait humain. Sous son apparence d'ours, il était à l'écoute de tout le monde.

Ce jour-là, le commissaire Barrey n'a pas quitté son bureau et la standardiste lui passe la communication téléphonique de Florence.

– Comment vous dites ? Un assassinat à Palente ? Dans quelle rue ?

La jeune fille, entre deux crises de larmes, lui explique la situation.

– Bon ! bougonne-t-il Ne bougez pas. Je vais venir, accompagné de deux de mes hommes mais en attendant, ne touchez à rien.

Vingt minutes plus tard, Barrey arrive sur les lieux du crime. Il s'agit d'un homme approchant la cinquantaine, carrément obèse, mais qui peut encore s'agiter beaucoup. Ses cheveux très courts sont poivre et sel, son visage est tout rond avec des sourcils broussailleux et un triple menton. Il s'extrait difficilement de la voiture, alors que ses deux lieutenants l'attendent poliment dehors.

Tous trois pénètrent dans l'appartement de Lucie et trouvent Florence en pleurs, toujours écroulée sur le canapé.

– C'était une sacrée belle fille ! s'exclame Vincent Fauvert, le dom Juan de la Gare d'Eau. Ne trouvez-vous pas, commissaire ?

– Taisez-vous ! hurle Barrey. Cette remarque est déplacée. Nous ne sommes pas là pour juger son physique, mais pour observer si elle porte des traces de coups.

– Apparemment non, dit à son tour Éric Chaffin, à part les marques de strangulation au cou.

– C'est certainement l'œuvre d'un fou ! répond Fauvert.

– Et pourquoi a-t-il coupé ses cheveux ?

Coupant court à ce questionnement qu'il juge inutile, Barrey se tourne vers Florence et lui dit d'un ton impératif :

– Veuillez nous accompagner au commissariat pour faire votre déposition, car c'est vous qui avez découvert le cadavre de votre amie. Moi, de mon côté, je vais avertir le juge d'instruction pour qu'il ordonne l'autopsie du corps. Nous en saurons davantage à ce moment-là.

Pour le trajet du retour, c'est Fauvert qui conduit. Florence, une brunette à la peau dorée, très jolie également, se retrouve assise à ses côtés et Vincent ne peut s'empêcher de lui faire les yeux doux.

Arrivée au commissariat, Florence a suivi Barrey jusqu'à son bureau situé au premier étage du bâtiment. Par une grande baie vitrée, elle aperçoit la rivière étincelante de lumière car la journée est particulièrement ensoleillée. Après avoir décliné son identité, elle est harcelée de questions concernant son amie :

– Comment vivait-elle ?

– Elle vivait seule, comme beaucoup d'étudiantes de notre âge.

– Avait-elle un petit ami ?

– Oui, mais ils ne vivaient pas ensemble. Lucie était une fille indépendante.

– Quelle est l'adresse de ses parents ?

– Ils habitent dans l'avenue Siffert.

– Avait-elle des ennemis ?

– Pas vraiment des ennemis. Mais il y avait des gens qui ne l'aimaient pas. On ne peut pas plaire à tout le monde.

– Ah ! Quelle belle déduction ! ironise le commissaire. Dites-moi plutôt qui ne l'aimait pas.

– Elle était très belle et certaines filles étaient jalouses de sa beauté. Elle attirait tous les garçons sans même le faire exprès.

– De ce fait, avait-elle d'autres amoureux ?

– Pff ! Ça oui ! Elle n'en manquait pas...

– Pouvez-vous me donner le nom des filles qui la jalousaient et qui auraient pu, éventuellement, l'éliminer ?

– Cela m'ennuie de vous dire ça car c'est les dénoncer.

– Mademoiselle Pradol, sachez que vous devez tout dire à la police. C'est une obligation, sinon vous pourrez être considérée comme une complice.

Florence pousse un profond soupir, mais elle est obligée de s'exécuter :

– Louise Maffiot était, je pense, celle qui la détestait le plus car, l'année précédente, elle avait été élue reine de beauté dans un concours organisé par le campus. Mais depuis l'arrivée de Lucie, elle était passée au second plan, et elle ne l'admettait pas.

Pendant qu'elle parle, Barrey semble plongé dans la contemplation d'une péniche qui glisse sur le fleuve. Elle ressent la désagréable impression qu'il ne l'écoute même pas. Mais en fait, le commissaire a tout entendu sans la regarder et lui déclare tout-à-coup d'un air bourru :

– Vous ne collaborez pas beaucoup, Mademoiselle. Veuillez en dire davantage. Nous avons besoin de tous ces renseignements.

– Mais je vous ai tout dit : elle vivait seule, avait un petit ami, d'origine sénégalaise, qui lui rendait visite de temps en temps... Elle suivait ses cours normalement..

À cet instant, Florence se sent épuisée par cet interrogatoire et se met à pleurer. Mais Barrey n'en est pas ému et poursuit :

– Était-elle en bons termes avec ses parents ?

Florence hésite un bref instant. Elle se tamponne les yeux avec un kleenex.

– Pas vraiment, parce qu'ils ne partageaient pas les mêmes valeurs ni les mêmes opinions politiques. Mais je ne sais pas comment vous expliquer ça.

– Bon ! Quoi qu'il en soit, ils vont être avertis du décès de leur fille et seront interrogés. D'autre part, je pense qu'il ne faut pas négliger la piste de cette étudiante qui la jalousait. J'en ai fini avec vous pour l'instant, mais je sens que vous ne m'avez pas tout dit. Aussi, sachez que vous devez rester à la disposition de la police, et ne pas quitter la ville.

Et il frappe la table d'un grand coup de poing pour marquer son autorité.

– C'est entendu, dit-elle, soulagée.

Une fois rentrée chez elle, Florence est partie se coucher sans rien manger tant ces émotions l'avaient fatiguée.

**Lisez la suite dans  
RETOUR DE MANIVELLE d'Opaline ALLANDET**

**En vente sur ce site**

